



HAL
open science

Le “ fonds Colbert ” : une enquête sur les plaques photographiques de la collection Molteni

Delphine Diaz

► **To cite this version:**

Delphine Diaz. Le “ fonds Colbert ” : une enquête sur les plaques photographiques de la collection Molteni. Plaques photographiques, fabrication et diffusion du savoir, Mar 2016, Strasbourg, France. hal-01696061

HAL Id: hal-01696061

<https://hal.science/hal-01696061v1>

Submitted on 30 Jan 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Delphine Diaz,
**« Le « fonds Colbert » : une enquête sur les plaques photographiques
de la collection Molteni », dans Denise Borlée et Hervé Doucet (dir.),
Plaques photographiques, fabrication et diffusion du savoir, Rennes, Presses
universitaires de Rennes, à paraître en 2018**

Delphine Diaz
Université de Reims Champagne-Ardenne
CERHiC (EA 2616)

Découvert de manière fortuite au Lycée Colbert à Paris par une enseignante d'histoire-géographie en 2013, un fonds de plaques photographiques a récemment fait l'objet d'une réappropriation par les élèves de l'établissement, mais aussi d'une enquête portant sur les plus de 1 800 photographies qu'il renferme. La mise au jour de ce fonds, représentant au fil des clichés reproduits sur plaques de verre la France, mais aussi l'Europe, ses colonies et le monde au tournant du XIX^e siècle et du XX^e siècle, a soulevé nombre d'interrogations dans l'établissement qui les conservait sans le savoir. Les professeurs et élèves du lycée ont d'abord tenté de comprendre l'origine et l'usage de ces photographies, en organisant pour les analyser des ateliers pédagogiques innovants. Engagés dans cette entreprise, ils ont fait appel à une équipe de chercheurs en histoire contemporaine relevant du laboratoire d'excellence « Écrire une histoire nouvelle de l'Europe¹ », qui a entamé des recherches situées à la confluence de l'histoire de la photographie, de l'éducation et des premières techniques audiovisuelles. Cette contribution se propose d'éclairer le cheminement de l'enquête qui a été menée autour du fonds Colbert et de ses usages pédagogiques à la Belle Époque. Celle-ci a commencé par une interrogation portant sur la présence de si nombreuses plaques photographiques, conservées dans l'enceinte d'une ancienne « école primaire supérieure » parisienne, sans que personne pourtant ne connaisse leur existence. D'où venaient ces plaques de verre et comment avaient-elles été utilisées au sein de l'« école primaire supérieure »

¹ Le Laboratoire d'excellence « Écrire une nouvelle histoire de l'Europe » est accueilli depuis 2012 par l'Université Paris-Sorbonne, l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne et l'Université de Nantes. Je remercie Fabrice Virgili, directeur de l'axe « Genre et Europe » du LabEx, et Éric Bussière, directeur du LabEx, de m'avoir engagée à travailler sur ce fonds, ainsi que James Connolly qui a dépouillé avec moi le fonds Molteni du Musée français de la photographie. Sans Laurence Giordano, qui a fait la découverte de quarante-deux boîtes de plaques de verre au fond d'un placard de l'établissement où elle enseignait alors, ces travaux n'auraient pas été possibles.

qu'était alors l'établissement ? Que donnaient à voir et à connaître les vues ainsi projetées ? Tels sont les questionnements que se sont posés élèves, enseignants et chercheurs autour de ce fonds alors inédit, qui a fait depuis lors l'objet d'une campagne de numérisation et de mise en ligne systématique², preuve de l'intérêt nouveau porté à l'objet même de la plaque photographique et à ses usages didactiques.

« L'art des projections lumineuses³ » et la constitution de catalogues commerciaux de plaques photographiques

Les premiers travaux collectifs menés sur le fonds photographique exhumé au Lycée Colbert ont fait apparaître que les origines et les usages de ces plaques ne pouvaient être compris sans replonger dans l'histoire longtemps occultée des projections lumineuses. Apparues avec le développement de la photographie, les projections furent utilisées dès la deuxième moitié du XIXe siècle à des fins pédagogiques. Jusqu'en 1875, des vues sur verre étaient projetées dans l'obscurité, à l'aide de plaques « recouvertes d'illustrations sur papier translucide⁴ ». Après cette date, en revanche, le perfectionnement de la technique d'impression photographique permit de reporter sur plaque de verre des positifs de photographie. Mais avant même l'introduction de cette nouvelle technique, l'emploi didactique de projections lumineuses s'était considérablement développé dans la France du Second Empire. À Paris, différentes institutions, comme le Conservatoire des arts et métiers, proposèrent des cours illustrés à l'aide de vues sur verre dès les années 1860. Une large variété de thématiques était abordée à travers ces conférences, allant des nouvelles techniques à l'histoire naturelle, en passant par la représentation des « pays lointains » et du monde colonial. L'abbé François Moigno (1804-1884), producteur de lanternes, surnommé « l'apôtre

² Cf. CLAVERT Frédéric, « Patrimoine, Public History et Humanités numériques : l'encyclopédie pour une histoire nouvelle de l'Europe et le fonds de photographies sur plaques de verre du Lycée Colbert » in MEYNARD Cécile, COSTA Sandra, LEBARBÉ Thomas (dir.), *Patrimoine et Humanités numériques*, Chambéry, LLSETI (FMSH Diffusion), collection corpus, à paraître au printemps 2017. Les plaques photographiques numérisées sont librement accessibles à l'adresse suivante sur le site Internet du laboratoire d'excellence « Écrire une histoire nouvelle de l'Europe » : <http://ehne.fr/colbert/base-de-donnees-du-fonds-colbert> + votre article dans le catalogue cité ci-après Une présentation succincte en a été faite dans DIAZ Delphine, « Représentations photographiques, matériau pédagogique. Le fonds de vues sur verre du Lycée Colbert », dans Anne QUILLIEN (dir.), *Lumineuses projections ! La projection fixe éducative. Catalogue de l'exposition présentée au Munaé à Rouen du 23 avril 2016 au 31 janvier 2017*, Futuroscope, Réseau Canopé, 2016, p. 39-46.

³ Pour reprendre le titre d'un essai de l'abbé MOIGNO François, *L'art des projections lumineuses*, Paris, Walder, 1872.

⁴ PERRIAULT Jacques, *Dialogue autour d'une lanterne. Une brève histoire de la projection animée*, Paris, L'Harmattan, 2013, p. 63.

des projections⁵ », organisait lui-même ses propres conférences illustrées dans une salle qu'il avait ouverte en 1872 dans les environs du faubourg Saint-Honoré, la salle du Progrès⁶. La pratique assidue de la projection didactique s'accompagnait chez ce pédagogue d'un important effort de théorisation.

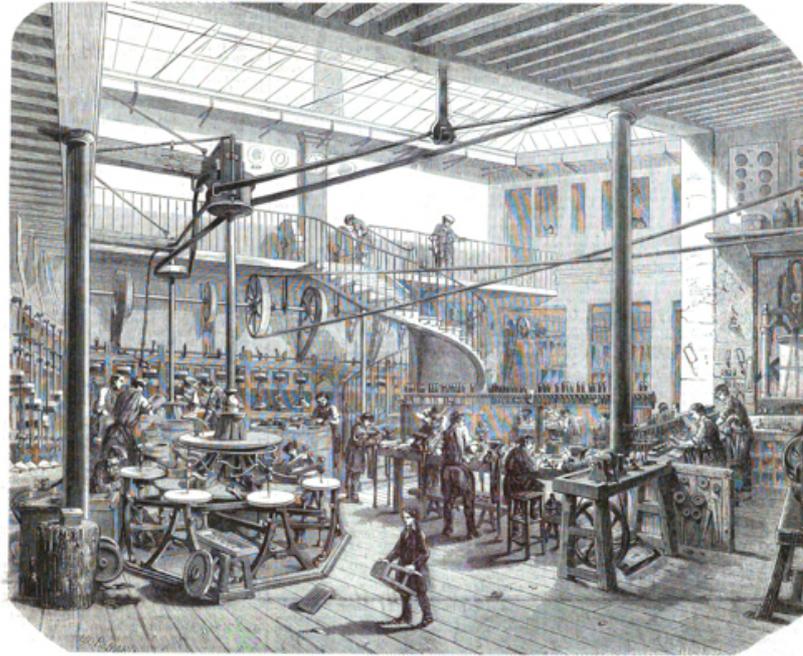
S'inscrivant dans le sillage des activités de l'abbé Moigno, Alfred Molteni (1837-1907) poursuivit au cours du dernier quart du XIXe siècle les efforts pour populariser l'usage des projections lumineuses. Molteni était le descendant d'une longue lignée de fabricants d'optique italiens, les Moltono, qui, après s'être fixés en France à la fin du XVIIIe siècle, avaient modifié leur nom pour Molteni. La firme créée par cette famille italienne en 1782⁷, implantée au 44, rue du Château d'Eau, dans le V^e arrondissement de l'époque (mais dans l'actuel X^e arrondissement), était particulièrement prospère au milieu du XIXe siècle. Dans un numéro de décembre 1854 de *L'Illustration*, l'entreprise « Molteni et C^{ie} » était montrée en exemple parmi les fabriques parisiennes d'« instruments de précision ». Elle y était même présentée comme l'un de ces rares ateliers arrivés « à rassembler dans un même établissement la confection des instruments destinés à l'étude des mathématiques, de la marine, de l'astronomie, de l'optique, de la physique, de la géodésie⁸ ».

⁵ MANNONI Laurent, « Science ou spectacle ? La lanterne magique éducative », in QUILLIEN Anne (dir.), *Lumineuses projections !...*, op. cit., p. 21.

⁶ SAINT-MARTIN Isabelle, « Usages catholiques de la lanterne magique dans la France des années 1900 », in QUILLIEN Anne (dir.), *Lumineuses projections !...*, op. cit., p. 58.

⁷ *L'Illustration*, n° du 2 décembre 1854, p. 380-381.

⁸ *Ibid.*



Établissement de MM. Molteni et C^o. — Grand atelier de première préparation.

Légende : Les ateliers Molteni à Paris, gravures tirées de *L'Illustration*, numéro du 2 décembre 1854, p. 380-381.

Après un ralentissement de son activité sous la direction de Jules Molteni, l'entreprise fut marquée par un nouvel essor en 1863, date à laquelle ce dernier prit pour associé un jeune neveu prometteur, Alfred Molteni. Né en 1837⁹, Alfred avait suivi durant de longues années les cours du soir dispensés par le Conservatoire des arts et métiers à Paris. L'année même où l'abbé Moigno fit paraître son essai sur *L'art des projections*, Alfred Molteni, constructeur de lanternes de projection et photographe à ses heures, prit la direction de l'entreprise familiale, qui faisait alors travailler une dizaine d'ouvriers. Les années 1870 s'avèrent décisives dans la constitution par Molteni d'un fonds de vues inédites, grâce aux photographies réalisées dans le monde entier par ses amis et ses correspondants.

L'ambition pédagogique n'était jamais très éloignée de cette entreprise. Au début de la III^e République, Alfred Molteni donnait régulièrement des conférences dans le cadre de la Société de géographie à Paris, cherchant à convaincre ses adhérents de la nécessité d'un usage pédagogique des vues sur verre. Fort de sa renommée, Molteni constitua à partir du début des années 1880 des catalogues commerciaux de vues sur verre. En 1884, son entreprise proposait à la vente plus de 8 000 titres de vues sur plaques de verre. La production et la commercialisation de celles-ci occupaient une place de plus en plus importante dans les

⁹ Musée français de la photographie de Bièvres (réserves d'Étiolles), Fonds Molteni, dossier 22 XII 2003, lettre de l'entreprise Jules et Alfred Molteni, 21 janvier 1863. Nous remercions Madame Céline Robert, conservatrice au Musée français de la photographie de Bièvres, de nous avoir donné accès à ce dossier d'archives.

activités de la firme : son catalogue commercial contenait ainsi à la fin du XIXe siècle plus de 60 000 vues sur verre¹⁰, achetées par une clientèle aussi bien française qu'étrangère¹¹. En 1899, Molteni mit un terme à ses activités de chef d'atelier mais aussi de conférencier. Il vendit son atelier et son commerce à l'entreprise parisienne Radiguet et Massiot, jusqu'alors spécialisée dans la vente d'appareils d'optique et de radiologie. La firme, implantée aux 13-15, boulevard des Filles du Calvaire, dans le III^e arrondissement de la capitale, fit l'acquisition de l'ensemble du catalogue de photographies de Molteni, ce qui explique que les noms des deux entreprises se trouvent fréquemment estampillés sur les plaques retrouvées au Lycée Colbert, dont la date d'édition est postérieure à l'année 1899. La date d'édition doit néanmoins être systématiquement distinguée de celle de la prise de vue : de nombreux clichés des plaques du Lycée Colbert furent pris avant 1899, comme l'attestent certaines photographies de la France d'avant 1871, représentant encore comme françaises les provinces perdues au terme de la guerre franco-prussienne.

Au début du XXe siècle, la firme Radiguet et Massiot s'attacha à compléter le catalogue photographique constitué par Alfred Molteni, tout en développant parallèlement la production d'appareils pour la projection lumineuse qui avait été au cœur des activités de l'atelier. En 1905, Arthur-Honoré Radiguet, à son tour, était contraint de se retirer de l'entreprise familiale, tenue avec son gendre, Georges Massiot : il fut emporté quelques mois plus tard par les conséquences des multiples irradiations qu'il avait subies en expérimentant la construction d'appareils de radiologie¹². Deux ans plus tard, Molteni s'éteignit lui aussi, unanimement salué comme l'un des pères de la projection lumineuse : « Que de fois nous l'avons vu refaisant de mauvais clichés pour avantager un conférencier maladroit, qui était étonné ensuite que la « lumière de Molteni » fut plus favorable que celle des autres projectionnistes¹³ ! », soulignait sa notice nécrologique dans *Le Moniteur de la photographie*.

¹⁰ « Notice nécrologique, Alfred Molteni », *Bulletin technique mensuel de la Chambre syndicale des fabricants et négociants de la photographie*, décembre 1907, p. 76.

¹¹ Le fonds Molteni, conservé dans les réserves du Musée français de la photographie (dossier 22 XII 2003), conserve ainsi des lettres émanant de clients belges ou italiens. Cf. par exemple la lettre écrite par C. Augenot à Alfred Molteni le 19 mai 1883, signalant l'utilisation d'appareils de projection Molteni à Anvers, en Belgique, et soulignant la grande satisfaction des utilisateurs et du public.

¹² Musée français de la photographie de Bièvres, Fonds Molteni, dossier 22 XII 2003, lettre de Georges Massiot à Alfred Molteni, 24 novembre 1905 : « Dans l'impossibilité matérielle de continuer les affaires dont il [Arthur-Honoré] ne s'occupait déjà plus depuis près d'un an et que je dirigeais en fait, nous venons de dissoudre notre société et je reprends seul toute l'affaire. »

¹³ GRAVIER Charles, « Notice nécrologique d'Alfred Molteni », *Le Moniteur de la photographie*, 31 décembre 1907, 3^e série, t. 2.

Un contexte institutionnel et associatif de plus en plus favorable aux projections lumineuses

Ainsi réinscrites dans leur contexte de production et de commercialisation, les plaques photographiques du fonds Colbert ne peuvent néanmoins être comprises sans faire un détour par une autre histoire concomitante, celle de la III^e République à ses débuts et de ses efforts pour démocratiser l'instruction primaire et populaire. Au cours des dernières années du ~~XIX~~^e XIX^e siècle, l'utilisation des projections lumineuses à des fins didactiques, d'abord initiée par des pionniers comme l'abbé Moigno ou Alfred Molteni, commença à intéresser plus nettement les autorités publiques, en particulier le ministère de l'Instruction publique dirigé par Jules Ferry¹⁴. En 1879, son directeur de l'enseignement primaire, Ferdinand Buisson, fut à l'origine d'un relais institutionnel essentiel dans la diffusion des vues sur verre, le « Musée pédagogique ». En 1895, fut créée au sein de cette institution une commission chargée d'examiner les moyens de diffuser en France appareils de projections lumineuses et collections de vues photographiques¹⁵. En 1896, un « service des vues pour projections lumineuses »¹⁶ commença à prêter à travers toute la France environ 8 000 boîtes de vues sur verre, généralement accompagnées de notices destinées à être lues à haute voix par les conférenciers¹⁷. Comme le précisait une circulaire du ministère de l'Instruction publique aux inspecteurs d'académies le 28 mars 1896, ces « clichés photographiques pour projections », destinés à illustrer les cours d'adultes et les conférences populaires, étaient expédiés de manière gratuite vers les écoles et instituteurs qui en faisaient la demande¹⁸.

Ces vues étaient sélectionnées et commandées par le Musée pédagogique auprès d'éditeurs commerciaux, parmi lesquels se retrouvaient les noms de Mazo, Hachette, mais aussi Molteni ou Radiguet et Massiot. Néanmoins, toutes les vues sur verre ne furent pas acquises par le Musée pédagogique : certaines collections de plaques lui furent aussi données par des sociétés d'enseignement populaire, soucieuses d'encourager les pouvoirs publics dans une telle dynamique. Parmi celles-ci, la Société nationale des conférences populaires joua un

¹⁴ Sur la réappropriation des projections lumineuses par les institutions ministérielles françaises, voir GAULUPEAU Yves, « Une technologie nouvelle au service de l'enseignement. Les vues sur verre du Musée pédagogique (1895-1940) », in QUILLIEN Anne (dir.), *Lumineuses projections ! La projection fixe éducative*, Futuroscope, Réseau Canopé, 2016, p. 25-37.

¹⁵ PERRIAULT Jacques, *Mémoires de l'ombre et du son...*, *op. cit.*, p. 113.

¹⁶ PASTRE-ROBERT Béatrice de, DUBOST Monique, MASSIT-FOLLÉA Françoise (dir.), *Cinéma pédagogique et scientifique. À la redécouverte des archives*, Paris, ENS Éditions, 2004, p. 74.

¹⁷ En 1914, 72 % des boîtes prêtées par le Musée pédagogique étaient accompagnées de notices destinées aux conférenciers. Cf. GAULUPEAU Yves, « Une technologie nouvelle au service de l'enseignement », *op. cit.*, p. 32.

¹⁸ Circulaire citée dans le *Journal de l'enseignement*, année 18, n° 17, 26 avril 1896, p. 1.

rôle majeur : elle confia non seulement au Musée pédagogique des collections de plaques, mais elle se chargea aussi, à ses frais, de leur expédition aux enseignants.

Profitant d'un contexte institutionnel et associatif de plus en plus favorable, les projections lumineuses connurent un essor qui s'expliquait aussi par l'augmentation sans précédent du nombre des cours du soir et de leurs auditeurs. Le public concerné à la fin du Second Empire put atteindre plus de 900 000 personnes, qui se trouvaient accueillies dans plus de 30 000 écoles¹⁹. Parallèlement, les conférences populaires pour adultes, moins orientées vers la transmission d'un savoir-faire que ne l'étaient les cours du soir, et plus épisodiques, rencontraient également un vif succès. Alain Corbin a restitué l'atmosphère des conférences données à Morterolles, dans le Limousin, par l'instituteur Paul Beaumord à l'hiver 1895-1896²⁰. L'historien a montré l'ampleur du public concerné par les conférences données dans ce petit village – plus de 1 500 auditeurs réunis en plein hiver, intéressés comme leur conférencier par une grande diversité de thématiques, qui allaient de l'agronomie à l'étude de grandes figures ou d'événements historiques, en passant par l'évocation des colonies, dont la place s'avérait de plus en plus centrale dans les conférences populaires données en France²¹. La fin du XIXe siècle correspond ainsi à l'acmé des conférences pour adultes, tant à Paris qu'en province. Souvent animées bénévolement par les instituteurs, les conférences populaires étaient aussi soutenues par diverses sociétés de promotion de l'enseignement alors en plein essor, comme par exemple la Ligue de l'Enseignement, fondée par Jean Macé en 1866²².

Les plaques photographiques de l'école Colbert : composition du fonds et usages didactiques des vues sur verre

À la lumière d'une histoire politique et pédagogique des débuts de la III^e République, l'utilisation des plaques de verre retrouvées au sein du Lycée Colbert peut être pleinement restituée. Le fonds, qui faisait l'objet de mauvaises conditions de conservation dans un placard humide de l'établissement, est composé de quarante-deux boîtes : il ne comportait aucun document d'archives permettant d'expliquer l'origine des boîtes ou des plaques elles-mêmes. Il ne contenait pas non plus de texte explicatif visant à décrire les photographies en

¹⁹ PERRIAULT Jacques, *Dialogue autour d'une lanterne. Une brève histoire de la projection animée*, Paris, L'Harmattan, 2013, p. 63.

²⁰ CORBIN Alain, *Les Conférences de Morterolles, hiver 1895-1896. À l'écoute d'un monde disparu*, Paris, Flammarion, 2011.

²¹ *Ibid.*, p. 15.

²² PERRIAULT Jacques, « Projections lumineuses pour l'instruction des adultes en France. Le rôle des mouvements philanthropiques et des politiques publiques pendant la longue dépression (1873-1896) », in LAHOT Françoise (dir.), *L'image dans l'histoire de la formation des adultes*, Paris, L'Harmattan, 2010, p. 19.

question. Une telle absence tend à rendre peu probable l'hypothèse d'un prêt de ces plaques à l'établissement par le Musée pédagogique, une institution qui était soucieuse d'accompagner les plaques envoyées par des notices à destination des conférenciers.

Si l'on s'attache au contenu même des vues sur verre du fonds Colbert, on peut constater qu'un peu moins de la moitié d'entre elles représentent la France et ses colonies. 26,5 % des 1 771 plaques photographiques qui ont pu être analysées concernent la France métropolitaine, comme c'est le cas de cette plaque présentant un panorama de la ville d'Angers depuis les quais de la Maine, portant l'estampille de Radiguet et Massiot.



Légende : « Angers, panorama », photographie positive sur verre ; 85 x 100 millimètres. Crédits : LabEx EHNE et Lycée Colbert Paris (Ministère de l'Enseignement supérieur)

Cette proportion prouve que s'il s'agissait bien, par le biais des vues sur verre, de faire connaître le territoire national, tel n'était pas l'objectif unique de ce matériau pédagogique. Les plaques photographiques se proposaient d'ouvrir et d'élargir les horizons intellectuels des auditeurs des conférences ou des cours durant lesquels elles étaient projetées. Les espaces et les habitants de l'Empire colonial français se trouvent en effet abondamment mis en lumière dans le fonds Colbert (18 % des plaques de verre), en allant des « vieilles colonies » des Antilles, jusqu'à l'île de Madagascar plus récemment conquise par la III^e République. On sait ainsi que la collection photographique rassemblée par Alfred Molteni sur cette île était particulièrement nourrie. Molteni avait lui-même présenté à plusieurs reprises la projection de plaques lors de conférences données dans le cadre de la Société de géographie commerciale²³ et de la Société de topographie de France en 1887²⁴, ou encore au sein du Muséum d'histoire

²³ *Le Rappel*, n° 6458, 15 novembre 1887, p. 4 : un article mentionne la tenue d'une assemblée générale de la Société, animée par des projections lumineuses sur certaines colonies et protectorats français (dont Madagascar), en présence de Molteni.

²⁴ *L'Écho de Paris*, n° 1145, 5 mai 1887, p. 4 : un article évoque une conférence donnée par François de Mahy, accompagné par Alfred Molteni, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, le 8 mai 1887.

naturelle en 1895²⁵. Le fonds Colbert contient ainsi de nombreuses plaques photographiques illustrant les paysages malgaches mais également les habitants de l'île, depuis la reine Ranavalona III, sa dernière souveraine, jusqu'à ces « indigènes » anonymes, réduits au statut de « types » ethniques par le titre même de la photographie, qui sont les seuls hommes à être représentés de manière dénudée dans le fonds.



Légende : « Types de Betsimisarakas », photographie positive sur verre ; 85 x 100 mm. Crédits : LabEx EHNE et Lycée Colbert Paris (Ministère de l'Enseignement supérieur)

Quant aux pays européens, ils occupent dans les vues sur verre du fonds Colbert une part plus importante que celle de la France hexagonale elle-même, avec 35,5 % des vues. Un dernier ensemble est constitué de clichés qui mettent en images les mondes extra-européens (18 % des vues), preuve, là encore, que les projections qui accompagnaient les conférences populaires avaient pour but de faire voyager mentalement le public.

En l'absence d'autres éléments tangibles sur l'origine ou la datation de ces plaques photographiques, plusieurs pistes ont été suivies pour expliquer leur présence dans l'établissement qu'on appelait alors « l'École Colbert ». Cette ancienne « école pratique » créée en 1839²⁶, était devenue par la suite « école primaire supérieure » de la ville de Paris :

²⁵ Conférence donnée en juillet 1895 d'après la lettre adressée par le directeur du Muséum d'histoire naturelle à Molteni du 25 juillet 1895 (Musée français de la photographie de Bièvres, Fonds Molteni, dossier 22 XII 2003).

²⁶ VIAL Jean, *Histoire de l'éducation*, Paris, PUF, 2009, p. 71.

elle s'intégrait au début de la III^e République dans une filière d'études réorganisée entre 1878 et 1886, et restée distincte aussi bien de l'enseignement primaire classique que de l'enseignement secondaire. Pour expliquer la présence du fonds au sein de l'établissement, une autre hypothèse que celle d'un prêt de la part du service des vues sur verre du Musée pédagogique est apparue plus fructueuse : celle de l'utilisation des projections lumineuses par des professeurs de « l'école primaire supérieure » Colbert. Ces enseignants, qui étaient particulièrement sensibilisés à leur intérêt didactique, les auraient commandées ou empruntées à des sociétés pour les utiliser dans le cadre de leurs classes.

Parmi les professeurs en exercice à l'école primaire supérieure Colbert à la fin du ~~XIX~~^e XIX^e siècle, Augustin Bessou (1867-1952) chercha, tout au long de sa carrière, à mettre en pratique et à théoriser l'innovation pédagogique. Né dans le Lot, licencié ès-lettres de la faculté de Poitiers, il était devenu d'abord boursier d'agrégation à Bordeaux, concours qu'il n'avait finalement pas obtenu. Après avoir occupé plusieurs emplois de répétiteur, il fut nommé en octobre 1894 professeur à l'école primaire supérieure Colbert sise au 27, rue du Château-Landon. Son dossier d'inspection reflète l'itinéraire d'un enseignant chevronné et reconnu, devenu officier de l'Instruction publique en 1905, amené à faire des cours de français, de latin, de littérature, d'histoire et de morale dans ce même établissement parisien jusqu'en octobre 1915²⁷.

Tout, dans le parcours de cet enseignant, témoigne d'un intérêt pour une pédagogie renouvelée par les projections lumineuses. Parallèlement à ses activités d'enseignant, Augustin Bessou assumait entre 1892 et 1912 la charge de secrétaire général du Cercle populaire d'enseignement laïque, association qui s'investissait dans l'organisation de conférences dans les quartiers populaires du nord et de l'est de la capitale²⁸. Puis, au cœur de la Grande Guerre, Bessou devint l'un des premiers promoteurs de l'usage pédagogique des ressources cinématographiques. Il prit la direction, dès octobre 1915, du secrétariat particulier du ministre de l'Instruction publique, charge qui l'amena à être nommé deux mois plus tard rapporteur de la « Commission chargée d'étudier les moyens de généraliser l'application du cinématographe dans les différentes branches de l'enseignement ». À l'issue des travaux de la commission, il rédigea en 1920 un rapport resté célèbre sur l'utilisation du cinématographe

²⁷ Archives nationales de France, F¹⁷ 24 042, dossier d'inspection d'Augustin Bessou.

²⁸ En 1910, le siège de l'association était fixé au 16, rue de la Grange Batelière, dans le X^e arrondissement de Paris. L'article 2 des statuts de l'association précisait que celle-ci « se propose d'organiser des cours du soir et des conférences populaires à Paris et dans toutes les communes de France et des colonies [...] ». En 1910-1911, l'association avait organisé 225 cours dans la capitale, rassemblant plus de 4 000 auditeurs.

dans les classes²⁹. Les conclusions du « rapport Bessou » furent à l'origine d'une première campagne d'utilisation des ressources cinématographiques à l'école, orchestrée par le Musée pédagogique. En 1928, parvenu au terme de sa carrière, Augustin Bessou prit tout naturellement la tête de l'Office cinématographique d'enseignement et d'éducation de Paris.

S'il est probable qu'un enseignant comme Bessou utilisa les projections lumineuses dans le cadre des cours qu'il donnait à l'École primaire supérieure Colbert, on peut aussi gager que les conférences populaires organisées par le Cercle populaire d'enseignement laïque et par la Société nationale des conférences populaires eurent recours aux vues sur verre retrouvées au Lycée Colbert. Ces deux sociétés, étroitement liées à la Ligue de l'Enseignement, disposaient en effet de plusieurs relais solides et efficaces au sein de l'école de la rue du Château-Landon. Outre Augustin Bessou, secrétaire général du Cercle populaire d'enseignement laïque, deux autres professeurs en exercice étaient également affiliés à cette association au début du ~~xx~~^e XXe siècle : le professeur Mouchet, trésorier de l'association et lui aussi enseignant à l'école Colbert, ou encore le professeur Baudin, membre du conseil d'administration de la société, si l'on en croit le *Bulletin du cercle populaire d'enseignement laïque* pour l'année scolaire 1910-1911³⁰. Un dernier élément vient confirmer l'hypothèse d'une utilisation des vues sur verre pour des projections par ces enseignants membres du Cercle populaire d'enseignement laïque et de la Société nationale des conférences populaires. La correspondance d'Alfred Molteni contient en effet des échanges avec des instituteurs membres de cette dernière Société, qui lui exprimèrent leur satisfaction au sujet du matériel didactique et photographique qu'ils avaient acquis auprès de l'entrepreneur³¹.

Aussi les projections des plaques photographiques récemment mises au jour au Lycée Colbert sont-elles sans doute venues à l'appui des cours réguliers donnés dans l'école primaire supérieure. Une autre hypothèse, non exclusive, qui permet également d'expliquer leur présence dans les placards de l'établissement peut être celle d'une utilisation des vues sur verre dans le cadre de conférences populaires organisées par les professeurs de l'établissement, qui étaient particulièrement investis dans les sociétés de promotion de l'instruction populaire au début de la III^e République.

²⁹ *Rapport général de la Commission extraparlamentaire chargée d'étudier les moyens de généraliser l'application du cinématographe dans les différentes branches de l'enseignement*, Paris, Imprimerie nationale, 1920.

³⁰ *Bulletin du Cercle populaire d'enseignement laïque, année 1910-1911*, Alençon et Cahors, A. Coueslant, p. 3-4.

³¹ Musée français de la photographie de Bièvres, Fonds Molteni, lettre de l'instituteur Adolphe Blondel à la Société nationale des conférences populaires, 22 octobre 1894.

Les vues sur verre que ces enseignants ont sans doute acquises et utilisées, et qui constituaient à la Belle Époque une innovation technique et didactique de grande ampleur, sont toutefois peu à peu tombées dans l'oubli. La négligence avec laquelle ce matériau fut jusqu'en 2013 conservé dans l'enceinte du Lycée Colbert, qui n'avait pas gardé de traces de leur existence, est une preuve supplémentaire du désintérêt qui a longtemps entouré, depuis les années 1950, une technique qui constitue pourtant une « archéologie de l'audiovisuel », pour reprendre la formule de Jacques Perriault. Unis dans un même intérêt pour les photographies du fonds, lycéens, enseignants et chercheurs ont cherché à faire sortir de l'oubli plus de 1 800 vues sur verre, technique d'enseignement nouvelle, mais également reflet d'un regard porté sur la France et le monde au tournant des XIXe et XXe siècles.